

Robert Silhol

Angst (suite)

Voici donc où nous en sommes: dans le modèle relatif à l'angoisse que Freud établit en 1925, il est indéniable que le moi occupe une place prépondérante, le terme apparaît 172 fois sur 78 pages. "Entre le ça et le surmoi", a-t-il expliqué. Or cet espace qu'il a découvert, qu'il a même créé, est vide! Vide ou en tout cas, pouvons-nous écrire aujourd'hui, occupé par une instance passive, de peu de secours face à la névrose, seulement un lieu, (1) avons-nous pu constater, scène, *Schauplatz*, domaine de réception des perceptions, et de nos peurs, et rien d'autre. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de constater dès la Section IX, presque comme en conclusion du débat déjà, que Freud s'interroge, et s'étonne, oui, quant au "privilège dont l'affect d'angoisse jouit sur tous les autres affects" (*Oeuvres complètes*, Volume XVII, Paris: PUF,1995, 264). Il y a là quelques lignes qui indiquent assez que le problème posé par l'origine de l'angoisse n'est pas résolu.

En d'autres termes, nous nous retrouvons inopinément devant la question irritante qui a été si souvent posée: d'où vient la névrose, quel est son motif ultime, son motif particulier? Après des décennies d'efforts analytiques, ce problème se dresse devant nous, intact comme au commencement. (264)

Il le répétera un peu plus loin, terminant presque son essai par un constat provisoire d'échec:

[...] Il me faut bien le croire, notre intelligence de l'essence et de la causation des névroses n'a pour le moment pas avancé. [*Weiter muss ich glauben; ist unsere Einsicht in das Wesen und die Verursachung der Neurosen vorläufig nicht gekommen*] (270)

Pour nous, cependant, ce constat d'échec ne tient pas. Le piège du moi éliminé, en effet, n'y voyons-nous pas plus clair? Je pense que oui. En effet, à condition de ne pas tenir compte de tout ce qui concerne ce fameux moi ou, au moins, de le limiter à sa fonction de réception, bref de contenant plus que de contenu, il est possible de concevoir un modèle à partir du discours de Freud. Et nous pouvons y voir plus clair parce que Freud, malgré la complexité inutile de son modèle, à travers ses hésitations, a tracé la voie. Que l'on relise, ainsi, le dernier paragraphe de la Section X, qui à un moment a dû être conçue comme la conclusion d'*Inhibition, symptôme et angoisse*: avec le recul, ce passage laisse bien apparaître les éléments qui devraient nous permettre de construire un modèle plus efficace encore. Déjà, nous avons vu quel schéma général pouvait être proposé à partir des

textes de Freud: de la *pulsion* (le terme est de lui) à la transformation par *substitution*, "choix" d'un symptôme pour ce dernier, "parole" pour Lacan, bref mise en place d'une symbolique inconsciente qui dirige tous les moments; c'était un bon début.

Au reste, Freud n'a pas abandonné la partie, et on aura remarqué le "provisoire", *vorläufig*, de sa phrase; on l'a vu, il va en effet faire suivre le texte des dix premières sections de son essai par une quinzaine de pages qu'il intitulera "*Nachträge*", traduit, dans l'édition française des *Oeuvres Complètes* par "Suppléments" mais où je ne peux m'empêcher d'entendre comme un écho de *Nachträglichkeit*. Dans ce paragraphe, on ne s'est toujours pas débarrassé du fameux moi--et sa présence ne facilite guère la démarche--, mais le "symptôme", au moins, est défini dans sa fonction de "substitut", (2) et cela confirme que la structure originelle a été conservée, ce qui nous est une solide indication, on va en juger: le symptôme comme résultat, comme effet terminal d'un mouvement de signification masqué.

Une nouvelle fois, suivons pas à pas la démarche de Freud, son raisonnement. Il envisage d'apporter des "Modifications" à ses vues antérieures, et la première sous-section a certes un titre prometteur: "Résistance et Contre-investissement". Résistance, ceci au moins est admis, c'est cette opération de masquage, de mise en inconscient que nous avons déjà bien étudiée; la motion de contre-investissement, par contre, je vais y revenir, complique plus qu'elle ne simplifie la présentation jusqu'à paraître contradictoire. Reste la suite du débat et celui-ci, sans doute à cause de cela, ne paraît pas à la hauteur de ce que nous pouvions espérer. Le long paragraphe qui clôt cette présentation de quatre pages se contente en effet d'énumérer cinq "espèces de résistances" (274) que l'analyse aujourd'hui me semble pouvoir aisément réduire à cinq modalités du fonctionnement de la psyché dont le trait principal reste dans chaque cas une méconnaissance de la pulsion et du désir avant que nous en venions comme sujets à l'utilisation d'un substitut (symptôme).

Sans doute faut-il lire--accepter de lire--ces pages supplémentaires comme un exercice de perlaboration où la résistance à aller plus avant dans l'analyse des mécanismes en jeu ne cesse malgré tout de se manifester. Tout comme nous est accessible, après de nombreuses lectures, un sens latent général. Ainsi apparaissent finalement quelques grands traits, quelques grands principes en deçà d'un discours ma foi quand même bien embarrassé qui nous sont autant d'encouragements à continuer notre quête à partir, toujours, de la structure originelle dégagée par Freud dès sa recherche sur le rêve.

La pulsion, ainsi, est toujours conçue comme un "afflux continu"(272) à quoi Freud "présuppose" la résistance du contre-investissement (opposition où je vois essentiellement la rencontre de la pulsion, du ça, et de la barre), ce dernier mouvement renvoyant à un attachement opiniâtre "à un objet déterminé" (272) (3), attachement, Freud le répète, qui explique "les difficultés à défaire [dans l'analyse] les refoulements" quelles que soient nos résolutions.(273) Jusque-là tout est très clair et correspond parfaitement au modèle déjà accepté. Tout se complique cependant lorsque, comme pour justifier "la puissance de la contrainte", moteur de ce double mouvement--comme en va-et-vient--de refus et de répétition, prenant l'exemple de l'hystérie, (4) il suggère la possibilité d'une réactivation de la "motion pulsionnelle", "contre-investissement" dit-il, soit un retour de cet afflux qui frappe à la porte et veut à tout prix entrer, passer de l'autre côté, ce qui correspond à

l'expérience et c'est la répétition. Déjà, cependant, il nous faut bien remarquer que le *gegen* de "contre-investissement", qui peut être considéré comme le signe d'une opposition entre pulsion et refoulement (barre), s'accorde mal avec *besetzung*, je vais y revenir.

Une autre espèce de contre-investissement semble être plus conforme à la spécificité de l'hystérie. La motion pulsionnelle refoulée peut être de deux côtés activée (de nouveau investie) premièrement de l'intérieur par un renforcement de la pulsion à partir de ses sources d'excitation internes, deuxièmement de l'extérieur par la perception d'un objet que la pulsion souhaiterait. (272)

Rien d'illogique là-dedans, ni de nouveau à première vue, sinon qu'il n'est pas précisé *contre* quoi il y a investissement. Y aurait-il une faille dans le raisonnement? Relisons le passage: il y a d'abord ce que je lis comme une précaution lorsqu'il est fait appel à "*une autre espèce* de contre-investissement", ensuite, peut-on vraiment relier logiquement *gegen*, "ce qui va à l'encontre", à *besetzung*, investissement, sans plus d'explication? Oui, nous pouvons nous le demander: ce (nouveau) mouvement irait à l'encontre de quoi exactement? S'il s'agissait simplement de la barre, la remarque n'apporterait rien de neuf et il ne serait pas nécessaire de recourir à "une autre espèce" de contre-investissement. Alors de quoi s'agit-il? Ce mouvement irait à l'encontre de quoi exactement (ou encore, serait le contraire, *gegen*, de quoi)?

On aura remarqué la modification du modèle: cette fois, il y a "de deux côtés", deux sources d'activation; il faut les distinguer. L'activation "de l'intérieur", c'est bien évidemment une allusion au *ça* qui pousse, "flux continu" qui revient à la charge, force dans l'être même, dans l'individu, et Freud parle très clairement de "sources d'excitation interne"; tout ce que nous pouvons ajouter, c'est que la pulsion, puisqu'il s'agit d'un afflux constant, n'a nul besoin de cet apport supplémentaire, mais ce n'est pas vraiment une critique. Ensuite, ce qu'il faut remarquer, c'est que ce n'est pas tant d'un "renforcement" qu'il s'agit, je viens de le dire, que d'une "modification" du trajet de la pulsion qui, à la suite de l'interdiction de passer, tente *quand même*, par déviation, de réussir ce passage: c'est le fameux dessin en escalier par quoi passe enfin une représentation (ce qui "passe" étant bien entendu tout symbolique et sous déguisement). Il y a donc deux temps: celui de la rencontre de la barre, que nous connaissons bien, et celui de l'opération de substitution--là encore le terme est de Freud--, temps de la représentation, signifiante. Le désir peut enfin se manifester, c'est le cas de le dire, se signifier, exister dans le concret et "investissement" garde par conséquent tout son sens même si--et voici la contradiction--on ne voit plus très bien ce qui serait là contre.

Finalement, c'est le discours même de Freud, son écriture, qui va nous permettre de lever la contradiction que nous avons pu noter. Dans la description de ce que j'ai appelé "premier temps" de l'opération, l'opposition *ça/surmoi*, correctement observée, permet à "contre" et à "sources d'excitations internes" de garder tout leur sens. Ensuite, il y a ce deuxièmement, qui fait entrer "l'extérieur" en jeu, soit, plus clairement: ce qui vient de l'extérieur (et qui, en fait, dans la "structure" aboutit dans le trajet figuré par l'espace entre *a* et *b* cédé par Freud au moi, improprement je pense, on s'en souvient). Cette mise en lumière d'une seconde source d'activation--

peut-être ajout de dernière minute--vient-elle tout compliquer? Elle nous fait en effet passer de l'opposition simple que nous comprenions bien entre pulsion et surmoi (ou ça et barre) dont parle Freud à un second moment où tout à coup est introduit l'objet, même si, ultime précaution, c'est le conditionnel qui est utilisé ("un objet que la pulsion souhaiterait") Ce "deuxièmement" (5) qui vient "de l'extérieur" renvoie en vérité à une formidable intuition, on va en juger. Elle ne sera malheureusement pas suivie jusqu'au bout.

Regardons à nouveau de très près le modèle proposé. "Motion pulsionnelle refoulée", on vient de le voir, c'est du refoulement (mouvement de rejet dans l'ombre et en tout cas mise en sommeil) que l'on nous parle. Ceci correspond tout à fait au schéma simple auquel, suivant Freud, nous sommes arrivés, celui d'une opposition frontale entre pulsion et interdiction. (6) Vient ensuite un second schéma afin d'illustrer le mouvement de retrait de la pulsion puis son détournement dans le but de trouver une issue grâce à la porosité de la barre (sinon "dans le but", en tout cas dans une tentative pour ensuite trouver cette issue). Deux forces s'opposent, bon, cela est acquis, et il est plus que vraisemblable que l'énergie déployée par la pulsion--désir de vivre, ai-je dit plus haut--se transmette au mouvement de détournement, signifiante dit-on depuis Lacan. Mais comment identifier l'activation qui provient de l'extérieur et que vient-elle faire là-dedans? Quel extérieur, oui? Il s'agit, nous dit Freud, de "la perception d'un objet que la pulsion souhaiterait", la tentation dirions-nous, ou, mieux et sur un mode moins étroitement moral, non seulement l'incitation à désirer, libido, mais l'incitation à désirer quelque chose, un objet. Voilà enfin un bon début d'explication, et même un très bon début puisqu'il va nous conduire à une interrogation sur les "causes" qui ont pu conduire au choix de cet objet particulier, ce qui était bien la préoccupation centrale de l'auteur d'*Inhibition, symptôme et anxiété* et qui n'est pas si loin non plus d'une interrogation sur le transfert. La "question", Freud, soucieux de conserver un rôle actif au moi, ne la pose qu'à moitié ou même ne prend pas la peine de la poser puisqu'il donne tout de suite une réponse brève avec ce "deuxièmement" cependant, introduction d'un personnage supplémentaire, nouvel acteur. A nous de lui trouver une place dans le schéma génial du détournement que le petit dessin en escalier d'une marche illustre si bien--appelons cela lieu du déplacement ou de la métaphore--, contournement qui consiste en le trajet de a à b que j'ai déjà plusieurs fois mentionné. Cet espace, j'avais conseillé de le laisser en blanc, me refusant, à la suite de Lacan, d'y voir le domaine du moi et me contentant de souligner qu'il s'agissait bien du lieu de la symbolisation, lieu essentiel à la compréhension de nos comportements, névrose incluse, mais lieu vide pour le moment.

Restait à voir--métaphoriquement, dans le dessin--ce que contenait cette place vide où je plaçais le trajet du contournement. Cela revenait à identifier la loi, la règle qui commandait le mouvement de symbolisation dont nous parlons, autrement dit les conditions de production du désir inconscient grâce à une substitution. Bref, je tiens ce "deuxièmement de l'extérieur", *zweitens von ausser her*, pour un indice essentiel, un facteur que Freud ajoute en dernière analyse--je pèse mes mots--au schéma où nous étions si confortablement installés. Je viens de le suggérer, voilà qui devrait nous aider dans notre recherche des causes. Pour ce qui est des causes ou de La cause, Lacan a déjà répondu à la question: c'est l'objet petit a . (J'ai traité de cette question dans l'article "L'interprétation du transfert: les petites lettres du Docteur Lacan", *Gradiva* Vol XV, 1, printemps 2015.) Dans cette quête, je l'ai assez répété et on l'aura compris, il nous faut abandonner tout souci de trouver un rôle actif au moi, ce à quoi Freud ne s'est pas résolu, mais le fait qu'il a tout de même éprouvé le besoin,

par son "deuxièmement", d'aller chercher un personnage jusque-là extérieur à son premier modèle nous est une aide précieuse.

L' hypothèse touchant à l'existence d'une instance extérieure--et à chacune et à chacun de voir si dans sa propre existence elle peut se vérifier--nous permet d'ajouter un trait au modèle initial: à la place jusque-là laissée en blanc entre *a* et *b*, soit le trajet qui représente les conditions de production de toute symbolisation, de tout symptôme même, nous pouvons ajouter un nouveau vecteur, figuration d'une force extérieure qui vient indiquer au Sujet de quelle manière il lui faut désirer. Il n'est pas difficile de reconnaître là cet agent que Lacan, dans la dernière acception qu'il a donnée à l'expression, nomme "désir de l'Autre". (7) Je parle ici clairement de ce qui détermine le désir inconscient de tout Sujet (8) dans sa nature concrète, c'est-à-dire dans la réalité quotidienne de nos vies: passage de la pulsion et de son énergie à un désir qui se manifeste masqué dans nos actes. Voilà ce que Freud timidement pointe, cet objet que le Sujet "souhaiterait" et dont on peut dire aujourd'hui qu'il est le maître de notre désir, la cause. Nous touchons ici à la notion "d'extime" dont ont parlé Lacan et Jacques-Alain Miller: introjection au coeur du sujet, par identification sans doute, de ce désir qui vient de l'extérieur.

Notre lecture attentive d'*Inhibition, symptôme et anxiété* m'avait finalement conduit à formuler deux questions. La première avait trait à "contre", dans contre-investissement, *gegen*, et me paraissait abriter une contradiction qui nous empêchait d'identifier la force derrière le désir inconscient (le concept de surmoi fait certes allusion à cela, mais il ne règle pas le problème pour autant, et en ce qui concerne les causes nous pouvons creuser davantage), tandis que je me demandais dans l'autre question à quoi pouvait correspondre cette troisième instance, nouvel agent que Freud introduisait en fin de course par le "deuxièmement" de son raisonnement.

Les deux interrogations n'en font à vrai dire qu'une seule et le "deuxièmement" de Freud ou son recours soudain à un objet venu d'ailleurs--véritable "*alien*"--nous aident à y voir clair. Dans *gegen*, ce qu'il faut *entendre* ce n'est pas "contre", mais "autre"--autre que ce que l'on croit, dirai-je pour simplifier--, oui, et *l'objet* tout à coup découvert de l'investissement est à la fois le but du désir et son maître, l'"Autre" du Sujet, c'est-à-dire ses déterminations.(9) A partir de là, il me semble bien, *Inhibition, symptôme et anxiété*, ainsi que l'oeuvre de Lacan, nous mettent sur une voie qui devrait nous conduire à mieux comprendre le fonctionnement de l'angoisse.

Pouvons-nous tenter une ultime vérification--"faire le point"--en examinant les derniers écrits de Freud, ceux de 1938, parfois publiés titre posthume? Il y a celui de janvier, "*Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*" (Le Clivage du moi dans les mécanismes de défense), fragment incomplet de quelques trois pages, sans suite; le texte, en anglais, écrit à Londres dans la seconde moitié de 1938, "*Some elementary lessons in psychoanalysis*", sept pages, incomplètes elles aussi; et enfin *l'Abrégé de psychanalyse, Abriss der Psychoanalyse* (Imago Publishing C° Ltd, Londres, 1946), commencé en juillet et laissé inachevé.

La castration, le triangle oedipien et la différence anatomique des sexes sont clairement au centre des quelques pages du premier fragment; c'est un résumé des thèses freudiennes, la masturbation faisant naturellement partie du tableau ainsi que son lien avec un châtiment supposé; on remarque aussi dans le passage un paragraphe sur l'origine du fétiche, "signifiant" s'il en est. Dans le détail,

c'est la menace ou le danger qui sont surtout mentionnés; on relève "un danger", et même "un danger intolérable", et également "une menace" à plusieurs reprises; le lien est donc facile à faire avec le complexe d'Oedipe, la sexualité et la castration, et cela est bien sûr à verser au dossier de l'angoisse. Le fragment est toutefois trop bref et trop général pour nous faire avancer au-delà du triangle et de la castration: ce n'est certes pas rien, mais il y a longtemps que Freud nous a appris cela. Ce qui par contre peut se remarquer, comme sur les marges de ce court extrait, c'est l'allusion à un possible clivage du moi. Quelques mots seulement--par deux fois, dans le deuxième long paragraphe--, mais qui pourraient témoigner des doutes de Freud quant à la solidité de son concept, bref, une intuition, encore imprécise certes, mais qui renvoie à la possibilité que rien dans ce fameux espace qu'il a appelé *das Ich* ne se passe comme il le croyait; le mot, au reste, *Ichspaltung*, figure en tête du titre du fragment, ce qui est peut-être significatif. Mais ce sera tout, et il n'y aura rien de plus sur l'angoisse sinon ce qui est de l'ordre de la terreur.

Le deuxième écrit, court et incomplet lui aussi, pourrait avoir été conçu comme l'introduction d'un traité qui présenterait la psychanalyse comme une nouvelle science humaine: "*a new theory about the subject*", théorie nouvelle qui traite du sujet. La démonstration porte essentiellement sur le concept d'inconscient; à ce niveau du débat, l'angoisse n'apparaît pas encore.

Reste le troisième texte, le plus long et le plus accompli, *l'Abrégé de psychanalyse* (Paris: Presses Universitaires de France, 1970). Les grandes lignes de cette présentation de la théorie reprennent avec clarté ce que nous venons de trouver esquissé dans les quatre pages de *Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*. On y retrouve, pour le garçon, la découverte de la différence, pour tous, le rôle essentiel de la mère ainsi que la peur de la perte d'amour, et surtout, enfin, cette idée d'une demande si pressante de la part du surmoi qu'elle en paralyse l'enfant où on peut voir une présentation prémonitoire de ce qu'aujourd'hui nous appelons l'Autre. Le texte est riche d'aperçus utiles mais ne dit rien d'autre de nouveau sur l'angoisse: c'est un signal destiné à prévenir le sujet des dangers qui le menacent.

Le moi se sert des sensations d'angoisse comme d'un signal d'alarme qui lui annonce
un danger menaçant son intégrité. (74)

L'angoisse est donc un avertissement. C'est un avertissement qui n'a bien sûr de sens que parce qu'il est lié à une loi: mise en avant, présentation de ce qui nous attend si la loi n'est pas respectée. Mais quelle loi? De la réponse à cette question, si complexe et si fondamentale, découle naturellement une éthique--le bien, le mal--; devant un tel enjeu, la prudence (théorique) s'impose.

Peut-être vaut-il mieux alors s'en tenir pour l'heure à ce qui est certain, y revenir disons. Je parle de l'angoisse de castration et de la "triangulation". Aujourd'hui, nous pouvons prendre le terme de "castration" comme une allusion générale, abstraite, à la destruction du sujet, une atteinte à son intégrité, quelle qu'en soit la modalité, et bien sûr cela vaut autant pour les filles que pour les garçons. La signification que ce signe eut à l'origine n'est toutefois pas absente de ce sens global, loin de là, et la clé de la terreur--de l'angoisse--liée à cette représentation, son signifié, n'est peut-être rien d'autre que cette image, "chirurgicale", de notre destruction: ablation du sexe mâle, pénétration violente du sexe féminin, déchirement, démembrement des corps, douleur imaginée "dans la chair".

La découverte de la crainte d'une telle blessure, d'une telle agression, est bien entendu liée à la situation oedipienne, avec un sujet qui désire, un objet interdit et un défenseur--ou défenderesse-- de la loi, agent de la menace. C'est aussi une triade qui peut se lire aujourd'hui plus abstraitement comme sujet/barre/objet sans que cela n'enlève quoi que ce soit au ressenti premier survenu lors de la rencontre originelle du sujet, de l'objet et de la loi, d'abord appelée "complexe d'Oedipe". Et c'est sans doute pourquoi, bien que seulement imaginée--dans la plupart des cas heureusement --, son inscription perdure dans notre corps, souvenir d'une découverte oubliée, mais souvenir quand même.

A moins que, et pour conclure cet effrayant tableau, n'existe un souvenir plus ancien et plus profondément enfoui encore--source lointaine, alors, de ce que nous pouvons encore imaginer.(10) Je pense aux thèses de Rank, puis de Freud lui-même malgré quelques réserves, et à un traumatisme physique à la naissance, à la différence toutefois que je n'y vois pas tellement un événement ou un accident--difficulté à naître par exemple(11)--mais simplement le fait d'un arrachement à l'unité idéale mère-enfant, bref perte de complétude, du Un. Cela pourrait-il s'articuler avec la terreur que déclenche l'idée de la perte d'un "morceau" de soi? La représentation de la castration chirurgicale étant là pour elle-même, certes, mais aussi comme le rappel obscur *d'une autre perte première*, l'angoisse apparaissant alors comme l'effet de cette crainte que ne se répète ce traumatisme originel? Il semble bien en tout cas que le lien avec ce que Freud appelle la *peur de perdre l'amour de la mère*, amour premier, soit facile à faire. Il y aurait là une extension du signifié du signe *castration*.

Nous avons vu comment le moi encore faible et inachevé de la première enfance se trouve durablement endommagé par l'effort qu'il a réalisé pour se défendre contre les dangers inhérents à cette époque de la vie. La protection des parents écarte de l'enfant les périls extérieurs, mais cette sécurité, il la paye en angoisse de perdre l'amour de ces parents, *perte d'amour* qui le livrerait sans défense à tous les dangers du dehors. (75-76)

Ce que ces lignes ne disent pas, cependant, c'est pourquoi il y aurait à craindre une perte d'amour: angoisse. Mais s'il n'est rien dit des "périls" intérieurs, Freud nous a toutefois conduits jusqu'à ce point: la nature de la terreur qui nous assaille dans l'angoisse ne nous est plus inconnue, elle ne nous apparaît plus dépourvue d'objet comme on pouvait le croire et cette terreur mystérieuse est à présent tout à fait circonscrite: nous savons à peu près ce qui nous tourmente. Ce que nous ne savons pas c'est ce qui la provoque, autrement dit ses causes. Déjà, dans les pages précédentes, j'ai brièvement envisagé la possibilité d'une peur du nourrisson face à la "barre", sinon à cause de la perte originelle que représente la naissance, saut dans le vide et dans la solitude, du moins par peur d'une rétorsion que sa propre fureur pourrait entraîner. Si tel était le cas toutefois, il nous faudrait en conclure à l'existence d'une névrose qui nous toucherait tous, le deuil de la complétude apparaissant alors comme une des tâches d'une analyse. Ce n'est toutefois pas si simple parce que face à l'interdit ontologique qu'implique le statut de sujet (que tout oppose au statut d'objet), le nourrisson, puis l'enfant, n'est pas tout à fait seul. Il y a le capital génétique, bien sûr, et aussi, et peut-être surtout,

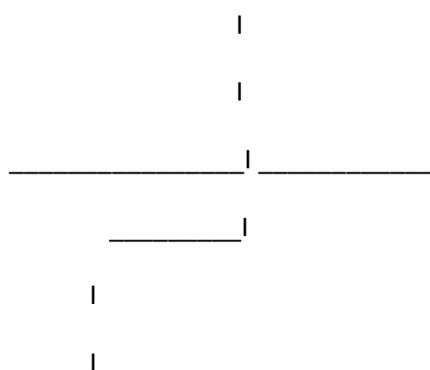
l'environnement immédiat, la mère et le père, et même encore, plus largement, la suite des générations. Bref, face au plongeon dans le vide qu'est la naissance, je suis soutenu par un désir (voir le Graphe de Lacan), par des désirs inconscients. Je suis même, bien que sujet, l'objet d'un désir Autre; nous venons de le voir, il y a l'extime (dedans, dehors). Ce "désir de l'Autre" dont il n'est pas trop difficile aujourd'hui de faire l'hypothèse--toute banale que puisse paraître la remarque--nous tient certes la main face à la solitude, et c'est déjà beaucoup, mais n'est cependant pas ce que nous pourrions croire, et qui reste à déterminer avec précision. C'est là, je pense, l'autre tâche d'une psychanalyse, au moyen de l'analyse du transfert. Car l'Autre, autant que nous, sujet(s), ignore qu'il est cette force déterminante, pas plus que nous ne connaît son désir. Aussi peut-il me détruire, comme il peut me sauver. C'est cette hypothèse, banale ou non, que chacun pourra vérifier.

Dire "l'Autre", cependant, et s'en tenir là--même si c'est déjà une avancée considérable en ce qui concerne les déterminations du Sujet--, ne nous éclaire pas sur ce qu'il en est des causes de l'angoisse chez ce même Sujet. A ces terreurs, quelle cause? A part l'idée, l'hypothèse, de la peur d'une rétorsion face au refus de la barre, se pourrait-il qu'entre en jeu un autre phénomène?

Reprenant le débat où Freud l'a laissé, Lacan, dans son interrogation sur les causes, partira de la notion de signal. C'est là que nous allons le suivre.. (*à suivre*)

Notes

1. Essentiellement un "lieu", afin de souligner la passivité de cette instance; mais il est bien évident que ce lieu enregistre les identifications de l'enfant; il existe bien un "stade du miroir", même si, déjà, ce premier niveau de la construction de l'individu n'est pas sans être sous l'influence d'un Autre et de son désir, d'où mon "rien d'autre" qui suit afin de clairement marquer la différence entre ce qui est actif dans le Sujet et ce qui est passif ou en tout cas actif seulement dans la résistance.
2. Le schéma est maintenant bien connu, je l'ai déjà illustré plusieurs fois ; cette représentation simple est surtout destinée à souligner que tout ce qui est ici au-dessous de la barre est du domaine de l'inconscient. J'en profite pour ajouter que la division, le clivage, entre ce qui est conscient et ce qui ne l'est pas peut également se figurer dans le schéma L de Lacan.



3. On l'aura compris, l'objet petit *a* de Lacan, à la fois objet et cause du désir, n'est pas loin.

4. Puisque ça ne peut être la barre. Voilà bien un mode de signification, de symbolisation, s'il en est.

5. Je remarque que la *Standard Edition* n'a pas traduit ce terme, "deuxièmement", *zweitens*.

6. Que j'ai appelée "barre" plutôt que "ça", ce dernier terme étant réservé à la pulsion, force dynamique, elle-même.

7. J'insiste sur quelque chose que tout le monde sait à peu près--mais à peu près seulement si on fait le tour des discours qui se sont essayés à rendre compte de l'expression--, mais je crois qu'il est important de souligner qu'au cours des vingt-six années du Séminaire, au fil des travaux de Lacan "chercheur", le signifié de plusieurs signifiants utilisés par l'orateur a été modifié et considérablement enrichi.

8. J'ai abordé cette question dans l'article "L'Interprétation du transfert: les petites lettres du Docteur Lacan", *Gradiva* XV, 1, 2015.

9. Voir "Structure and subject: what do we know of Oedipus' desire?", *Psyart, the Online Journal*, September 2015.

10. Je pencherais pour que soit développée une recherche relative à un traumatisme originel, soit perte à la naissance, mais dans un sens plus radical que celui envisagé par Rank et Freud, perte de la complétude, statut d'un sujet jamais objet.

11. Il va sans dire qu'il n'est pas question ici de nier l'importance des circonstances spécifiques qui accompagnent la naissance, tout comme ce qui s'est passé lors de la grossesse de la mère; mais si ce sont des déterminations toujours à prendre en compte--ce que fait du reste la pédiatrie--, du point de vue de l'inscription et du désir inconscient, on ne peut les situer à un même niveau de "détectabilité" que ce que nous appelons "désir de l'Autre".